

n'était pas tout que de sacrifier un homme, il fallait sauver, avec l'assemblée, la révolution compromise. On cherche un officier-général qui ose le tenter. On parle de Barras; d'autres noms sont mis en avant; celui de Bonaparte, prononcé par quelques représentants qui se souviennent de Toulon, et peut-être par Barras lui-même, va frapper, sur le



devant d'une tribune, l'oreille d'un jeune homme pâle, maigre défait, mal vêtu, mal poudré, qui semblait prêter une oreille attentive aux débats: c'était Napoléon! On l'interpelle, on lui offre le commandement des troupes dont la Convention peut disposer. Napoléon semble un moment indécis; mais ses sentiments particuliers, ses vingt-cinq ans, sa confiance en ses forces et sa destinée le décident; il accepte. Dès ce moment son activité s'éveille. Il se transporte à l'instant même dans un des cabinets des Tuileries, où était Menou, pour obtenir de lui les renseignements nécessaires sur les forces et la position des troupes. Napoléon expédie en toute hâte un chef d'escadron du 21<sup>e</sup> chasseurs (Murat),



LE GENERAL MENOÛ.

Né en 1750, mort à Venise dont il était gouverneur en 1810. Fit partie de l'expédition d'Égypte dont il prit le commandement en chef après la mort de Kléber.

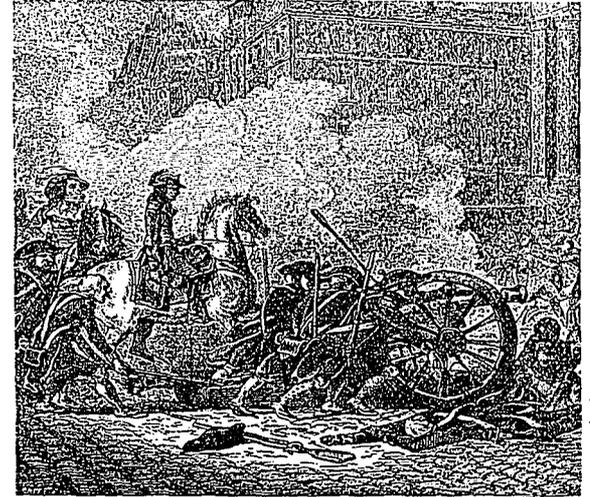
Les sectionnaires jugent que toute résistance est inutile, et se retirent. Deux heures après, les quarante pièces de canon, conduites par Murat, entraînent dans les Tuileries.



L'armée conventionnelle se composait de cinq mille hommes. Il n'en fallait pas tant pour apaiser une émeute; mais ce n'était pas trop pour résister à une garde nationale bien déterminée, bien armée et bien fournie de canons. On renforça ces cinq mille hommes de quinze cents volontaires organisés en trois bataillons. Enfin Napoléon fit porter des fusils dans le château des Tuileries, pour en armer les conventionnels eux-mêmes, en cas de

avec trois cents chevaux, à la plaine des Sablons, pour en ramener les quarante pièces d'artillerie qui s'y trouvent. Cet officier y arrive à trois heures du matin; il s'y reconte avec une colonne de la section Le-pelletier, qui vient, elle aussi, pour s'emparer du parc. Mais Murat est à cheval et en plaine. Les sectionnaires jugent que toute

besoin. L'issue de l'attaque ne pouvait être douteuse: les sectionnaires n'avait pas de chefs connus.



Le 13 vendémiaire (5 octobre 1795), les sections marchèrent sur les Tuileries; une de leurs colonnes, débouchant par la rue St-Honoré, attaqua le point où se trouvait Napoléon. Il ordonna à ses canonniers de faire feu; les sectionnaires se sauvèrent; on les poursuivit. Ils s'arrêtèrent sur les degrés de l'Eglise Saint-Roch, et recommencèrent la fusillade. Une seule pièce de canon avait pu être conduite dans l'impasse étroite du Dauphin, située en face de l'église; elle tira sur les insurgés. Ce seul coup suffit pour les disperser entièrement. La colonne qui déboucha par le Pont-Royal n'eut pas plus de succès; en une heure et demie tout fut décidé et la victoire resta au parti que Napoléon avait défendu. Le soir, Paris était tranquille; force était restée aux pouvoirs établis.

Quand Napoléon reparut dans le sein de la Convention, il fut salué comme le sauveur de l'Assemblée, de la République et de la Révolution. Barras lui-même déclara que le jeune général, par ses dispositions savantes, avait tout fait. Il est vrai de